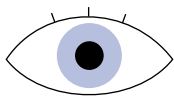


Claire Bortolin  
Stéphane Fontaine

Coraline Croquet  
Amandine Mélan



QUATRE  
REGARDS  
SUR UNE  
LOUVE



Concours « La Louvière re-Nouvelles » 2018  
Recueil des textes lauréats

Préfaces de Jacques Gobert, Michel Di Mattia & Daniel Charneux

Ces nouvelles sont des fictions, les propos prêtés aux personnages, ces personnages eux-mêmes et les lieux où les auteur.e.s les décrivent sont en partie réels, en partie imaginaires. Ni eux-mêmes ni les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes et des événements existant ou ayant existé, aux lieux cités ou ailleurs, ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnes et ces lieux (François Bon, *C'était toute une vie*, 1995).

# QUATRE REGARDS SUR UNE LOUVE

*« Explorer sans relâche et la forme et le fond  
Et puis l'œuvre achevée, tout remettre en question  
Déchiré d'inquiétude*

*Souffrir, maudire  
Réduire l'art à sa volonté brûlante d'énergie  
Donner aux sujets morts comme un semblant de vie  
Et lâchant ses démons sur la page engourdie  
Écrire, Écrire  
Écrire comme on parle et on crie  
Il nous restera ça  
Il nous restera ça »*

Par cet extrait de la sublime chanson *Écrire* de Charles Aznavour, je tiens à rendre hommage à ces nombreux auteurs, reconnus ou anonymes, qui triturent les mots, explorent les recoins inconnus de leur imagination, interrogent leurs émotions, murmurent ou, au contraire, scandent leurs sentiments en maniant avec talent la langue française.

La Louvière est une Ville riche de créativité et d'imagination. Ses habitants manient le mot et le verbe avec sincérité, truculence et bien souvent une pointe d'impertinence, qui est et restera notre marque de fabrique.

Le concours « La Louvière re-Nouvelles » fut assurément une invitation à l'écriture et quelle plus belle occasion que le cent cinquantième anniversaire de notre Ville pour lancer cette initiative ?

Je suis très heureux de l'engouement qu'a suscité cette première édition. En effet, la lecture de ces textes m'a permis de redécouvrir certains paysages et personnages louviérois et je pense que je ne serai pas le seul.

J'espère que vous aurez autant de plaisir à découvrir les nouvelles lauréates que j'en ai éprouvé à les lire.

Belle lecture !

Jacques GOBERT,  
Bourgmestre de La Louvière

La Louvière, terre des arts visuels, berceau du surréalisme, du spectacle vivant.

La Louvière, terreau du théâtre engagé, creuset de culture. Il manquait à la Cité des Loups un prix qui la consacre aussi comme terre de lettres.

Louvet, Chavée, André Balthazar, mais aussi les Scriveus du Centre, pour ne parler que des noms les plus cités de notre panthéon littéraire, ont posé les jalons – et quels jalons ! – de la création littéraire en région du Centre.

Le concours de nouvelles lancé par la Ville de La Louvière ouvre dès lors une nouvelle voie d'expression aux écrivains du Centre. Par son histoire, ses combats, son paysage, La Louvière n'est-elle pas en soi une figure littéraire qui captive au-delà des frontières du Centre ?

Nonante nouvelles, une sélection de dix-neuf titres, et surtout quatre lauréats. Des milliers de lignes, spontanées, drôles et tendres, le jury a su déceler la trame d'une identité collective fortement enracinée

dans l'immigration, le passé industriel et minier, *Décrocher la lune*, le regard étonnamment lucide sur les combats d'hier.

Ces lectures appellent d'ores et déjà une deuxième édition, tant ce concours désire prendre sa place dans l'univers des lettres francophones.

De figure littéraire, la Louvière veut devenir lieu de rendez-vous des auteurs du monde francophone qui voudraient donner à voir, le temps court d'une nouvelle, toute l'étendue de leur talent.

Sous la Présidence de Daniel Charneux, finaliste du prix Rossel, le jury a donné par son investissement et sa rigueur, une part de ses lettres de noblesse à notre pari.

La Louvière, nouvelle étape sur la route des Prix littéraires, a désormais vraiment tout d'une ville grande par ses projets les plus fous. Il est vrai que l'on sait s'y prendre et s'y reprendre pour *Décrocher la lune*.

Michel Di MATTIA,  
Échevin des bibliothèques, de la santé et de l'enseignement

## PRÉFACE

« Tous capables ! », tel est le postulat des ateliers d'écriture organisés dans l'esprit du Groupe français d'éducation nouvelle, qui se réclame de la pédagogie Freinet.

Tous capables d'écrire, oui. Mais pour que cette capacité débouche sur une action, elle a besoin d'un incitant, de pistes, et d'une décision personnelle.

Le concours « La Louvière re-Nouvelles », annoncé en juin dernier, proposait un incitant : à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la ville, rédiger une nouvelle qui, si elle figurait parmi les lauréates, rapporterait à son auteur.e entre 250 et 1000 euros ; et une piste – ou, si l'on veut, une contrainte : la ville elle-même devait jouer dans le récit un rôle organique (et pas seulement anecdotique).

Restait à prendre la décision d'écrire : laisser le sujet infuser, trouver une idée fécondante, un angle d'attaque, choisir un point de vue narratif, un ton, se documenter, rédiger, laisser reposer, se relire, se relire, se relire...

Nonante se décidèrent à jouer le jeu. Hommes et femmes, louviérois ou non, jeunes et moins jeunes, avec pour point commun l'amour de l'écriture.

Un résultat inespéré, quantitativement, par les organisateurs.

Et que dire de la qualité ! De la variété ! Daniel Adam évoquait à ce propos le festival « 5 sur 5 » qui, durant une quinzaine d'années, mit en avant le travail de réalisateurs issus des cinq continents, accueillis dans la région durant cinq semaines pour tourner un documentaire d'une dizaine de minutes sur La Louvière. C'est à une pareille exploration de la géographie louviéroise et de son histoire que se livrèrent les nouvellistes en herbe : Drapeau blanc, place Mansart, avenue Rêve d'Or, place de la Louve, « Mitan des Camps »... histoire ancienne ou récente et toujours riche : Boch, Boël, métallurgie, faïencerie, entrailles de Bois-du-Luc, épopée du Daily-Bul, immigration italienne, Décrocher la Lune, carnaval du Laetare ;

l'imaginaire de la ville ne fut pas en reste (la nouvelle devint fréquemment conte, parfois fantastique, souvent noir, avec meurtres, éventrations, inquiétante louve sortant ses crocs...)

Pour sélectionner les meilleurs textes, plusieurs garanties furent prises par les organisateurs. La première : réunir un jury compétent. Bibliothécaires, journalistes, écrivains, romanistes, libraires, responsables de centres culturels, hommes et femmes aux goûts littéraires variés : l'éclectisme des jurés déboucha sur l'éclectisme des lauréat.e.s, dont les nouvelles explorent des univers très différents. Comme le disait autrefois un président du concours reine Élisabeth : une série de subjectivités créent ensemble une objectivité.

Deuxième garantie : la « dégustation à l'aveugle ». Jusqu'au bout, l'anonymat des textes fut scrupuleusement respecté. Une règle dont pourraient s'inspirer des prix plus importants : que donnerait un Goncourt dont les ouvrages, anonymes, seraient débarrassés de leurs couvertures prestigieuses ?

Troisième garantie, toujours dans la métaphore œnologique : la sélection par « tris successifs ». Dans un premier temps, les jurés furent invités à noter les nonante récits pour, au terme d'une première réunion, conserver une petite vingtaine de finalistes. Ils relurent ensuite ces textes, dont treize furent retenus pour la délibération finale. Au terme d'une seconde réunion, trois seconds prix et un premier (officieusement baptisé « Louve d'Or ») furent désignés avec un bel ensemble, chacun estimant la sélection fidèle aux débats.

Coraline Croquet, avec *La Mémoire de l'eau*, toucha les jurés par sa poésie, la plongée dans un ailleurs, l'angle d'attaque initial tenu jusqu'au bout, la symbolique de l'eau et du feu, l'émouvant personnage de vieillard qui revit sa vie en rêve dans le coin de cimetière où ses cendres seront dispersées, et qui... collectionne les gouttes de pluie.

Stéphane Fontaine, auteur de *L'Assiette brisée*, sut séduire le jury grâce à l'émotion de l'enfance générée par une simple assiette « Dragon » de la faïencerie Boch, le fil de départ, là aussi, très bien suivi, la

construction d'un personnage consistant, l'ancrage du rêve de Chine dans un objet concret, comme de l'histoire sociale de la ville dans une histoire incarnée.

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! C'est peut-être la devise d'Amandine Mélan, la plus jeune lauréate. Cette plume vive, truculente, souvent calquée sur le langage du cru, régala les lecteurs d'*Ils sont fous, ces Belges* d'une touche d'humour très théâtral riche d'observations « sur le vif » et d'une irrévérence déjantée. Selon la formule consacrée, toute ressemblance avec des personnages réels serait pure coïncidence !

Enfin, Claire Bortolin fut retenue à l'unanimité pour son *Rang*, une histoire d'une belle tenue, d'une parfaite cohérence narrative qui dénote une connaissance de la ville sublimée par un vrai travail littéraire. Rien d'artificiel dans ce récit qui nous prend par la main dès les premières lignes, pour une reconstruction historique et géographique très incarnée, sans jamais sombrer dans le didactisme. La rencontre du poète irrévérencieux que fut Achille Chavée agit comme un détonateur sur une petite jeune fille sage qui bascule dans les émois de l'adolescence. Et que dire de cette métaphore de l'aigle Chavée, ce rapace aux serres tendres qui, à son corps défendant, s'empare des rêves de la collégienne ! Une petite musique faussement douce, en réalité un poème sulfureux griffonné sur un carton de bière... Un premier prix indiscutable !

Pour qu'un écrit devienne livre, il doit faire l'objet d'une publication. La ville de La Louvière l'a bien compris : cerise sur le gâteau, elle a voulu ce recueil qui donne aux quatre nouvelles *primées* la réalité de la chose... *imprimée*. Un livre n'existe cependant que grâce à son lecteur, à sa lectrice. Trêve donc de préambule : place à la lecture !

Daniel CHARNEUX,  
Président du jury

# La Mémoire de l'eau

Coraline Croquet

Coraline CROQUET, *La Mémoire de l'eau*

*« Le temps est une goutte d'eau  
dans ce vaste océan de larmes qui finance l'éternité. »*

Achille Chavée

Assis sur son banc de pierre, vêtu de son plus beau costume, Giuseppe attend. Il attend que son chapeau se remplisse des gouttes d'eau tombées du ciel.

Il les collectionne.

Il collectionne les gouttes de pluie.

Comme d'autres, les timbres, les pipes, les pièces de monnaie ou les assiettes en faïence. Une fois de retour chez lui, il les enferme dans des petits bocaux étiquetés qu'il garde précieusement sous son lit.

Certains le prennent pour un fou.

Ses enfants, pour un vieillard sénile.

Pourtant, il n'est rien de tout ça. Juste Giuseppe Ronaldi qui habite dans un cul-de-sac, avenue des Chrysanthèmes numéro 5B, à La Louvière. C'est inscrit sur la carte qu'il porte autour du cou.

Par précaution.

Précaution de quoi ?

Il ne sait pas.

Tout ce qu'il sait c'est qu'en sauvant les gouttes, il sauve la vie des souvenirs, ressuscite les morts. En sauvant les gouttes, il remonte le temps.

Mais chut !

C'est là son secret !

Quand la solitude le ronge, il ouvre ses bocaux, hume leur parfum

et écoute ce que les gouttes ont à lui raconter. Parce que les gouttes parlent. Elles chantent, elles pleurent, elles crient, elles jouent de la musique aussi. Chacune d'entre elles rappelle un événement, cristallise un morceau de sa mémoire, résonne des souvenirs de sa ville.

Certaines sont rares. Elles proviennent des jours où il ne pleut pas. Les perles de sueur d'un ciel d'été, issues de la brumisation de l'eau du canal du Centre, tout proche. Des gouttes à l'arrière-goût de fioul. Celui des péniches qui empruntent les ascenseurs à bateaux pour le plaisir des touristes. Ces gouttes-là, elles montent et descendent le long des parois de leur prison de verre. Un phénomène étrange. À classer, sans nul doute, au patrimoine mondial de l'humanité. Il devrait en toucher un mot à l'Unesco.

D'autres résonnent de l'allégresse du Tivoli. Le bocal contenant la pluie de ce fameux dimanche premier juin 2003, jour où les Loups ont remporté la Coupe de Belgique, il avait dû le planquer dans son grenier. Les gouttes vertes et blanches en délire avaient réussi à fendiller le couvercle à force de rebondir dessus et les clameurs de la foule qui s'échappaient, l'empêchaient de dormir. Avec le temps, il avait compris qu'il s'agissait de gouttes de bière. Bière qui avait coulé à flot ce jour-là dans les rues de La Louvière.

Les jours de grand vent, elles sont difficiles à attraper. Surtout pour un homme de son âge. Mais celles-là aussi sont précieuses car elles ramènent vers lui les copains d'ici qui reposent ailleurs. Alors, malgré ses rhumatismes, on peut le voir danser sous la pluie, son chapeau balayant le ciel.

Les jours de Laetare, elles martèlent le sol au rythme des batteries et des sabots des Gilles tandis que ses pieds battent la mesure en cadence.

C'est ici, au cimetière de la rue de la Flache surplombant une partie de la ville que les gouttes possèdent ce pouvoir. Partout ailleurs, ce ne sont que des gouttes d'eau qui mouillent les vêtements, transpercent les os et vous filent la crève.

C'est ainsi.

Il ne sait pas pourquoi.

Peut-être parce que cet endroit concentre entre ses murs les pensées des morts, les prières des vivants. Qu'il offre un point de rencontre entre les âmes qui ont fait l'histoire et celles qui sont occupées à l'écrire.

Peu importe.

Il ne se rappelle pas depuis quand les gouttes ont commencé à lui parler. Depuis qu'il est seul et qu'il prend le temps, sans doute. Le temps d'observer. Le temps d'écouter. Les secondes qui passent, la vie qui fout le camp.

Son endroit préféré, le mémorial du Commonwealth. Parce qu'il peut s'y asseoir et aussi parce que le lieu est joli. Un tapis de couleur dans la tristesse. Un brin de modernité dans la décrépitude. La vie, la mort réunies. Il y a une petite pelouse, des fleurs à la belle saison, des insectes qui butinent, deux jeunes érables qu'il regarde grandir, des tombes de pierre blanche tout en sobriété alignées au garde-à-vous. Un bout de Grande-Bretagne en plein cœur de La Louvière ; un morceau de terre louviéroise aux accents britanniques où reposent de jeunes soldats. Morts, loin de chez eux, pour une patrie qui n'était pas la leur. Et où, bien sûr... les gouttes parlent anglais.

Il ne comprend pas ce qu'elles disent. Pas plus que leurs voisines russes d'ailleurs. Il a demandé mais personne ne veut l'aider à traduire. Pour ne pas l'encourager dans son délire. Du coup, Giuseppe s'est mis à l'Internet. Mais même Google reste muet devant les boccoux ouverts. Soi-disant qu'il avait réponse à tout.

Balivernes !

Les nouvelles technologies, finalement, ça ne vaut rien !

Dommage ! Il aurait pu en apprendre, des choses. On apprend toujours du passé.

Aujourd'hui, la bruine l'enveloppe d'un manteau de nostalgie. Au-dessus de sa tête, le ciel est plombé de gris aux nuances d'acier. Un



rappel de la soupe primitive de laquelle a émergé sa cité d'adoption. Une cellule issue de Saint-Vaast qui s'est nourrie de poussières de charbon, de fonte en fusion. Mais aussi du labeur et des certitudes de plusieurs générations. Une entité échappant à tout contrôle, qui s'est développée au fil des années pour se transformer en une excroissance indépendante. Un peu comme cette tumeur qui pousse sur son poumon.

Une tumeur engendrée par la révolution industrielle. La sienne, par la cigarette.

Une terre d'espoir irriguée par l'eau de la Sambre, celle des lacs de l'Eau d'Heure et la transpiration des hommes. Une terre de fierté, devenue aujourd'hui le charnier de ces grandes industries du passé. Il entend encore les crissements de leur agonie, les revendications des syndicalistes, les négociations des patrons, les restructurations, les pleurs des ouvriers, l'angoisse de leurs familles. Les rêves froissés. Le soupir ultime des illusions. La fin d'une époque. Le désespoir. Le chômage.

Il a connu ça. Ils ont tous connu ça !

L'humidité tiède qui l'entoure l'apaise de leurs présences invisibles. Dans son chapeau, leurs voix se mélangent. Martha râle comme à son habitude. Martha, elle repose un peu à l'écart de l'allée principale, à gauche. Elle râlait déjà de son vivant. Rien n'a vraiment changé depuis qu'elle est morte. Elle peste contre le temps chaud et humide qui va encore favoriser la prolifération des mauvaises herbes.

Ces plantes qui n'ont de mauvaises que le qualificatif. Qui poussent juste aux endroits où personne ne veut les voir. Des indésirables. Qui rongent les allées, s'invitent autour des tombes, s'installent dans les interstices entre les dalles des caveaux. Paraît qu'elles lui chatouillent les os des pieds et que ça fait mal entretenu. Toujours dans l'exagération Martha. Un peu égoïste aussi.

Aucun risque pour elle de se choper un cancer en respirant ces saloperies d'herbicides. Par contre les ouvriers communaux et les visiteurs du cimetière, eux, ils peuvent bien crever !

Et puis, elle oublie qu'en servant d'engrais, elle aussi participe à la multiplication des pissenlits. Il ne voit pas le mal. C'est joli un pissenlit. Même s'il préfère les coquelicots. Une fleur délicate, fragile, aussi éphémère qu'un souvenir.

Mais aujourd'hui, il n'a pas le cœur à la remettre à sa place. Son moral est à l'image de la météo. Morne et gris.

Aujourd'hui, c'est la dernière fois qu'il vient dans son cher cimetière. Aujourd'hui, c'est la dernière fois qu'il récolte ses gouttes.

Demain, il sera placé dans un institut à plusieurs dizaines de kilomètres de là. Pour son bien. Pas n'importe quel institut, cependant. Un institut spécialisé. Excusez du peu. Il devrait en éprouver une certaine fierté, se sentir honoré d'un tel privilège... Pas du tout !

Il est juste triste.

Interdiction formelle d'emporter sa collection de bocaux. Manque de place, paraît-il !

Condamné à abandonner ses chères gouttes. Condamné à la peine capitale. Plutôt à la peine à vie. Du moins, ce qu'il en reste.

Alors, il parle à son chapeau. Il parle aux morts, à ceux qu'il rejoindra bientôt. Il a peur. Un peu. Parce que la mort, c'est tout de même difficile de la regarder en face.

Et ce n'est pas Omer qui le contredira. Giuseppe s'était souvent demandé s'ils lui avaient bandé les yeux, ces fumiers, avant de lui trouer la peau. S'il avait eu peur quand ils l'avaient amené devant le peloton, quand l'aigle allemand avait plongé sur lui. À quoi avait-il pensé durant ces quelques secondes qui précèdent la fin ? S'il avait eu des regrets ou des remords ?

Rien.

Pas de réponse.

Sans doute trop indiscret comme questions. Peut-être aurait-il dû les lui télégraphier ?

Il avait tenté de confier ses interrogations à mademoiselle Bervoets. Mais la petite Guibout qui, de son vivant, faisait chanter les mots,

restait elle aussi muette. Dans son cas, c'était plus compréhensible. Difficile de pouvoir encore parler avec une tête tranchée.

Cependant, si ces gouttes-là gardaient le silence, elles se paraient d'un chromatisme vermeil. Une palette de rouges irisés de courage et de patriotisme. Les reflets du sang versé. Du sacrifice.

Giuseppe avait réfléchi. Aujourd'hui, Marguerite, Omer, mais aussi Léon et tous les autres étaient des héros. Ils étaient peut-être passés à côté de leur vie mais ils avaient réussi leur mort.

C'était mieux finalement.

Parce que la mort c'est plus long. Il faut toujours voir le bon côté des choses.

Mais lui ?

Qui était-il ?

Giuseppe Ronaldi, fils de macaronis. Pas de quoi avoir droit à un monument dans le parc de la Louvière, ni voir une école ou une rue porter son nom. Même pas de quoi avoir une place dans ce cimetière.

Parce que de la place, il n'y en a plus. Les futurs décédés n'avaient qu'à aller se faire enterrer ailleurs.

Faut dire que dans le temps, certains avaient la folie des grands et ne se gênaient pas pour construire d'imposants édifices. Giuseppe n'avait jamais compris. À part faire étalage funéraire de sa richesse, qu'est-ce que cela pouvait encore changer ? Les gens ne sont pas moins morts parce qu'ils ont un mausolée posé au-dessus de leur cadavre.

La mort n'est pas proportionnelle à la taille de la sépulture.

La douleur non plus d'ailleurs. Et l'ampleur de la pierre tombale ne protège pas de l'oubli éternel. Suffisait de regarder dans le vieux cimetière pour s'en convaincre.

Le bourgmestre ne devrait-il pas réfléchir à la possibilité d'autoriser la colocation de caveau ou la réutilisation de toutes ces vieilles sépultures ?

Ce serait une solution.

Sûr que cela ferait des heureux. Mais d'ici-là qu'il prenne la

décision, la mort aura encore emporté bon nombre de ses administrés. Lui compris. Parce que cette garce ne chôme pas et ne prend jamais de vacances.

Les larmes coulent le long des joues de Giuseppe, érodant un peu plus les sillons creusés par le temps. Avec des gestes lents, secoués de tremblements, il sort une enveloppe de la poche intérieure de sa veste. Ses dernières volontés. Rédigées de sa main. Il avait immigré à La Louvière en train, voici maintenant plus de septante ans ; hors de question qu'il émigre en corbillard à Saint-Vaast, Maurage ou encore Bracquegnies.

Un exil éternel.

Non merci !

Il préfère de loin la crémation à l'inhumation en terre inconnue. Mais inutile de vouloir séquestrer ses restes dans une urne ; il préfère encore que ses cendres soient éparpillées sur une des pelouses de son cimetière. C'est gratuit. Il a vérifié dans le règlement communal. Il a choisi la petite pelouse à l'ombre de la maison blanche, côté du vieux cimetière. Pas loin de l'entrée et surtout pas loin d'elle. Sa belle maîtresse de pierre et de silence. Sa pleureuse, éplorée sur les marches de cette vieille concession aux allures de temple grec. Mon Dieu, comme il aimerait la voir se relever, retirer son voile, dénouer ses cheveux et passer le reste de l'éternité à rire et à danser sous la voûte étoilée. Il en est amoureux. Il en est fou. Il ferait tout pour sculpter sur son visage ce sourire qu'elle n'a jamais eu.

Il irait jusqu'à lui décrocher la lune s'il le pouvait.

Peut-être est-ce possible ? Avec une grande échelle ou un vent assez puissant pour l'emporter tout là-haut, ou...

Après tout, il suffit parfois d'y croire !

Réduit en poudre, il sera libre de rester et de voyager, emporté par la pluie, le souffle d'un courant d'air, ou la semelle collante d'un visiteur indélicat.

Et qui sait ? Avec un peu de chance, l'une de ses poussières formera le cœur d'un flocon de neige. Il se verrait d'ailleurs fort bien aller

fondre sur la pierre tombale de Martha, histoire de l'emmerder un peu et avoir peut-être ainsi l'occasion d'être élu, à titre posthume, membre de la confrérie des Boute-en-train.

Les yeux perdus dans le vide, Giuseppe rêve. Il rêve à cet après et à toutes ses promesses.

Poussé par le vent, il irait revoir son pays natal et son petit village de Serramonacesca dans les Abruzzes. Il n'y est jamais retourné. Parce que chez lui, c'est ici.

Son cœur n'a jamais saigné.

Son cœur ne s'est jamais déchiré.

Contrairement à d'autres.

Le sien, il a juste grossi.

Pour faire de la place.

À ce pays, à cette ville, à ses habitants.

Son cœur à lui bat à l'unisson avec celui de cette louve qui l'a recueilli jadis.

Des liens invisibles se sont noués avec cette cité. Des liens forts et puissants enracinés au plus profond de sa poitrine. Renforcés par la bière et les parties de belote avec les potes du Mirador.

Des liens d'amour, tout simplement.

Qu'il finira par oublier.

Comme tout le reste.

Finalement, la mort ce n'est pas elle qu'il faut craindre. C'est la vie. Qui se gâte et pourrit avec les années.

Assis sur son banc, chapeau retourné à ses côtés, Giuseppe attend. Il attend que passe le temps, que s'éteignent les souvenirs. Ceux qu'il n'aura bientôt plus. Bientôt il sera comme un livre aux pages arrachées. Une simple reliure vidée de son contenu. Un homme sans passé. Sans plus d'avenir. Un homme mort. Maintenant, il en est sûr : ce vieux peau-rouge de Chavée avait tort ! Il faut toujours tourner les pages, même celles dont

on n'est pas très fier, les pages tristes ou douloureuses. Les déchirer, c'est détruire ses propres fondations, effacer ce qui a fait de nous ce que l'on est, oublier qui l'on était.

Giuseppe sort un petit bocal de sa poche. Un pot à confiture. À la fraise, sa préférée. Acheté au Cora un peu plus loin. Il a pris soin de le nettoyer et surtout de le sécher. Il dévisse le couvercle, récupère ses larmes. Quelques gouttes de la pluie qui tombe dans sa tête. Il ouvre la trappe de la petite niche qui abrite le registre des visiteurs du mémorial, y dépose l'enveloppe ; à côté, son trésor.

Son héritage.

Sa mémoire.

Et referme la porte.

FIN

Stéphane Fontaine

## Stéphane FONTAINE, *L'Assiette brisée*

Ce n'est pas d'avoir brisé l'assiette qui fait pleurer Mio, mais que l'avoir brisée n'empêche pas la nausée de souvenirs de lui remonter à la gorge. Ce n'est pas tant ce qu'il a abandonné, pas plus que ce qu'il a raté, ce n'est pas non plus le constat de sa vie médiocre ni la certitude de s'être fourvoyé qui aujourd'hui déchire Mio, c'est le vertige d'avoir manqué ce qui était à sa portée.

Mio s'est assis sur son lit et récolte les plus gros morceaux de l'assiette cassée. Sa tête le fait souffrir à force de retenir ses larmes, comme quand il a ramassé Gnocchi, écrasé au bord du caniveau alors que de petits Belges riaient de la mort du chat du macaroni.

La mère et la sœur de Nicole sont là comme trop souvent et assistent à la détresse de Mio. L'acariâtre belle-mère n'a même pas le cœur de le réprimander de ce qu'elle a pris pour une maladresse. De toute façon, elle pourrait gronder son gendre qu'il ne l'entendrait pas ; quelque chose vient de se briser dans son crâne en même temps que l'assiette.

Mio voudrait rêver la Chine, là, maintenant, mais il ne le peut plus. Il aimerait simplement la rêver comme quand il était enfant. Il donnerait tant pour à nouveau interpeller un dragon qui déjà ne lui répondait pas alors qu'il était à portée de voix. Il sera décidément toujours passé à côté de son rachitique destin. L'assiette ne pouvait plus servir à rien.

Dans sa chambre, parmi les meubles bon marché, devant les femmes qui caquettent, s'agitent et feignent de s'inquiéter, Mio ne peut plus s'empêcher de sangloter. Les larmes ne cessent plus de couler. Il aimerait fuir, mais ces créatures qu'il méprise l'enserrent d'une sollicitude

L'Assiette brisée

de charognards. Elles sont prêtes à aimer celui qui est à terre, celui qu'elles détestaient volontiers quand il paraissait imperméable au monde. Mio le lunaire, le taiseux, écrasé par la tristesse devient la proie de leurs instincts maternels.

Puisque Mio est piégé, il ira comme un mineur au plus profond de sa tristesse, creuse comme cette assiette profonde dont il caresse les tessons. Dedans, Maria, sa mère, lui servait une montagne de macaronis au sommet de laquelle elle déposait un œuf ou cette soupe épaisse et mauve à l'oignon et aux haricots rouges embaumant le clou de girofle et dont la recette s'est envolée avec elle dans ce paradis auquel elle croyait tant. À chaque fois, Mio se réjouissait de terminer de manger pour redécouvrir une nouvelle fois les motifs de cette assiette sacrée.

Une assiette que Bepi, son père, avait ramenée de chez Boch avant d'y mourir pour une brique descellée d'un four à 1000 degrés qui ne pouvait cesser de chauffer. Mio se souvenait à peine de l'enfant de Sant'Urbano, si fier d'être sorti pour toujours de la fosse du Quesnoy pour devenir maçon-*foumiste* à la faïencerie. Sauf qu'il n'avait jamais oublié la voix de son père chantant *Vecchio frac* le matin où il allait mourir dans une combinaison d'amiante. Et l'assiette bleue et blanche était comme naturellement devenue la sienne ; la seule dans laquelle Mio prît ses repas.

Peu importe le plat pourvu que son petit devienne un homme, se disait Maria. Mio bâfrait, elle s'en réjouissait « *Mangia tutto, bambino, tu diventeras fort et joyeux, come il tuo papà* ». Mio bâfrait toujours comme un petit chien nerveux, il bâfrait jusqu'à la dernière cuillerée. Mais pour découvrir ce qu'il était venu chercher, il fallait encore lécher la faïence quitte à se faire réprimander doucement par sa mère. Alors seulement, en deçà du minestrone, apparaissaient les quatre dragons à l'air martial et aux contours flous qui, entre les pagodes perdues dans des arabesques de fleurs, allaient escorter Mio au pays du milieu. Et lorsque les quatre *shen-lung* aux

écailles d'azur le laisseraient avec le panda, l'oiseau vermillon et les tortues de bronze de la Cité interdite, c'est toute la Chine qui entrerait dans la tête du petit garçon.

Une Chine de pacotille, de chromos de barres de chocolat avec des mandarins aux interminables moustaches et aux ongles menaçants, des paysans dociles pliés à force de récolter le riz, des guerriers insondables raffinés dans le mal et la Grande muraille comme un enclos pour ce petit monde. Mais c'était là que Mio voulait se rendre à l'instar de Marco Polo dont le vieil Antonio lui avait dit qu'il était nécessairement le descendant.

À le voir contempler des heures cette assiette, Maria dut chasser de sa tête de bigote l'idée blasphématoire que son fils était demeuré. Mais Mio la regardait pour ne surtout pas oublier jusqu'au prochain repas. Pour que sa Chine lui reste, comme dans une bouffée d'opium, durant toutes ces heures sur les bancs fâcheux de l'école moyenne.

Pour aller à l'école rue du Temple, Mio passait devant la maison de Monsieur B. qui, presque chaque matin, balayait son trottoir un infâme cigare au bec. Monsieur B. regardait d'un bien mauvais œil cette engeance au poil foncé qui salissait son environnement pourtant déjà fort noir. Cet homme dont la rumeur avait formé le mythe, était artiste et bien qu'il eût, disait-on, frayé avec Bury, Chavée, Malva, et quelques autres, on ne le voyait jamais déroger à sa solitude. Le personnage intriguait Mio, comme il arrive parfois sans qu'on puisse se l'expliquer. Surtout quand on a neuf ans, il sera bien temps plus tard d'en trouver les raisons.

Ainsi, autant par charité que par intérêt, Mio gratifiait-il systématiquement Monsieur B. d'un salut poli et engageant pour n'obtenir jamais plus qu'un grognement. Mio comprenait mal pourquoi cet homme-là le méprisait. Certes Monsieur B. n'était pas le seul à abhorrer les Italiens, Mio avait subi brimades et moqueries et les colères régulières du

boucher T. ou du mercier K. qui refusaient mordicus de servir les Italiens, mais que cela vienne de Monsieur B. le touchait davantage. Par bonheur, on oublie vite quand toute la Chine reste à explorer.

Il lui arrivait pourtant d'y repenser en classe, après avoir combattu un moine *shaolin*, résolu l'énigme de Ho le tigre blanc ou s'être fait punir par le maître pour les chinoïseries qu'il dessinait à longueur de leçon. Car à l'école, nul pour prendre tant de gants que Maria. Personne, à le voir errer seul au fond de la cour, ne doutait que Mio fût simple d'esprit. D'ailleurs, chacun profitait volontiers de cet exutoire un peu débile qui ne ferait pas d'histoire. Au motif d'être différent, Mio subissait l'opprobre et les coups des instituteurs et des élèves, belges ou italiens. Qu'à cela ne tienne, pour peu qu'on lui laissât emprunter dès que possible le chemin qui menait à Cathay et en témoigner tranquillement à l'encre de Chine.

Un jour de janvier 1962, alors qu'il croisait Monsieur B. qui balayait la neige déjà grise de son trottoir, Mio glissa et laissa s'échapper de son vieux cartable en déroute un lot de ses dessins de cancre. Le cigare toujours vissé aux lèvres, l'homme prit la peine de les ramasser et les examina, immédiatement intrigué. Mais avant qu'il eût pu lancer un court sifflement d'admiration, Mio lui arracha les feuillets des mains et se mit à courir. L'homme attendri une minute auparavant, décocha une insulte, confirmé qu'il était dans ce qu'il pensait déjà de ces illettrés venus des Pouilles, de Toscane ou de l'enfer. Il pouvait pardonner au Caravage d'être Lombard, mais pas aux rebuts que l'Italie avait déversés dans nos mines.

À partir de ce moment, Mio fit le plus souvent le détour pour éviter Monsieur B. De toute manière, il avait changé d'école et s'était inscrit aux Arts et Métiers. Il se pressait d'arriver avant tout le monde au parc Warocqué où tout lui inspirait la Chine. Les grands arbres surtout, le tilleul, l'érable et le vieux saule et la statue du lion perdue dans un coin. Même la maison tout en colonnes, carrelages et balcons pouvait lui faire

songer à quelque temple en faïence entre Nankin et Canton. Malgré les quolibets et les crachats qu'il y récoltait, il s'y sentait dans son monde quand les bosquets devenaient les forêts d'abricotiers de Yili et les vieux sur un banc, les trois vénérables San Xing.

Et puis un jour, il la vit : une chevelure infinie, sombre et brillante comme celle de Xi Wang Mu. Il décida donc que ces cheveux-là appartenaient nécessairement à une princesse chinoise. Vers quatre heures et demie, chaque jour pendant des années, il vint admirer, caché derrière le monument aux morts, la chevelure de celle qu'il convoitait déjà et dont il évitait d'apercevoir le visage. Quand l'inexorable arriva, il en fut bouleversé : il n'avait effectivement jamais rien vu d'aussi beau. Mais hélas, rien de bien chinois dans tout ça.

Elle s'appelait Nicole, et, quoiqu'elle l'eût depuis longtemps remarqué, jamais ne s'était formalisée qu'on pût l'épier pendant des années. Ils se parlèrent et presque aussitôt, il fut prévu que Mio rencontrerait les parents de Nicole. Sans en avoir l'air, l'assiette, la Chine et Monsieur B. doucement passèrent au second plan.

Le premier repas en famille, à l'Épiphanie 68, fut un des pires moments de la vie de Mio. Il sentit d'emblée qu'il n'était peut-être pas le bienvenu. Le père ne disait rien mais semblait n'en penser pas moins derrière ses grosses lunettes fumées. La mère si méchamment volubile était d'une exaltation inquiétante. Que ce petit bon à rien osât approcher sa fille la rendait hystérique. Ils venaient pourtant de Sicile, les parents de Mio étaient de Vénétie, bien trop loin apparemment pour justifier la moindre solidarité patriotique. Naturellement, tous deux avaient espéré pour leur fille un Dupont ou un Van den Abeele. Comment Mio aurait-il pu rivaliser ?

Aux questions qui s'abattaient sur lui dans un baragouin à peine compréhensible – une sorte de créole à l'accent furieux bricolé de dialecte

sicilien, de wallon, de français et serti probablement de vocables inventés pour l'occasion –, Mio ripostait comme il pouvait. Sa gorge était tellement nouée que chaque bouchée devenait un calvaire ; pas moins qu'un début de pendaison. Aussi fut-il persuadé que son examen avait été loupé, mais dès le lendemain Nicole le convia à réitérer l'exercice trois semaines plus tard.

Même si Nicole avait probablement choisi Mio par rébellion, le jeune homme n'en concevait pas moins une certaine fierté. Elle était belle à n'en pas douter et que ce soit à lui à qu'elle offrît le bras et à qui un jour peut-être elle donnerait le reste, le comblait au-delà de tout espoir. Sans compter la satisfaction de rabattre le caquet aux coqs du quartier qui jusque-là le rudoyaient.

Car désormais Mio pratiquait ceux qui auparavant le méprisaient. Ces garçons tellement sûrs d'eux, qui en savaient tant à propos d'Adamo, de la Ford Capri et du *strofinages* dédaignaient moins de tolérer Mio auprès d'eux. Depuis son coup de force amoureux, il intriguait jusqu'aux plus caïds. Qu'il ait séduit Nicole par un mystère qu'on ne s'expliquait pas lui conférait une aura ambiguë, un bénéfice du doute dont il ne cessa plus de profiter.

Il venait de rentrer dans la communauté, il jouissait pour la première fois de sa vie d'une sorte de reconnaissance normale qui ne lui déplaisait pas et réjouissait sa mère. Pourtant, il n'aimait pas sa fiancée qui, quoiqu'unanimement belle, manquait tout comme sa mère de fantaisie et de curiosité – sauf pour ce qui concernait les voisins. Mais pouvait-il le lui reprocher, lui qui depuis qu'il avait quitté la Chine, ne s'intéressait plus à rien ? N'importe, il venait d'être embauché chez Boël, comme tourneur au laminoir à froid. On prévint le mariage avant que ne survienne un accident – professionnel ou amoureux.

Mais la vie est malicieuse comme un arlequin à deux lires,

elle ne laisse pas le choix. Peu après que Saint-Joseph eut perdu son clocher, comme si le ciel corrompu de fumées d'usine s'était chargé d'humilier la ville comme les barbares le faisaient jadis en étêtant les tours, du côté de la rue des Boulonneries, Mio, rattrapé par ce qu'il voulait fuir, se trouva face au caniche malodorant de Monsieur B. terrorisé et dégouttant de l'eau du caniveau. Il fut infiniment touché par le regard du petit chien ; peut-être, reconnut-il dans le désarroi de l'animal le sien propre. Aussi, au risque d'arriver en retard au travail, il raccompagna le chien égaré chez son propriétaire.

Et Monsieur B., d'habitude si méchant, invita Mio à prendre un café et à causer de ces dessins dont il se souvenait fort bien, mais la peur ou le ressentiment empêchèrent Mio de franchir le pas. Il abandonna sur le seuil de sa maison le terrifiant Monsieur B. qui pressait son caniche infect contre son cœur et ne cessait plus de le remercier. C'est la dernière fois que Mio vit Monsieur B.

Le même jour, la mère de Mio, malade depuis des mois, s'éteignit. En réalité, elle agonisa comme elle avait toujours agonisé. Maria avait souffert la misère, l'exil, le veuvage et la polio. Sur son lit de douleurs, elle exigea que le mariage de son fils fût célébré comme prévu quatre semaines plus tard. Au nom de sa dignité, elle fut exaucée.

Ce fut une grande fête un peu triste qui eut lieu dans la grande salle de la Maison du Peuple. Trop crispé dans son costume sur mesure, dans ses souliers trop neufs et dans son deuil qui l'était tout autant, Mio n'en tira aucun bon souvenir. Et, pendant que l'on dansait par convenance plutôt que par ferveur, le jeune marié s'éclipsa pour retourner seul chez sa mère, dans sa chambre d'enfant et rangea dans une boîte à chaussures, l'assiette et ses dessins à l'encre de Chine. Il se promit solennellement de n'y jamais plus penser.

\*\*\*

Le 10 novembre 1985, cela fera huit mois que Mio est au chômage, il vit de combines, de petits boulots au noir, d'occasions salutaires. Le reste du temps, il se promène le long du canal, fume des heures durant sur un banc du parc Warocqué ou arpente sans but les rues du centre-ville. Mais toujours, sans même s'en rendre compte, il évite la maison de Monsieur B. auquel il ne pense pourtant plus.

Hier, Franco est venu proposer à Mio de quoi gagner un franc. Il s'agit de vider la maison d'un vieil homme décédé un mois plus tôt. La famille veut la nettoyer avant de la vendre.

Quand Franco gare son Estafette, il fait encore sombre et brumeux, le froid transperce la canadienne de Mio. Celui-ci reconnaît aussitôt la maison. Il hésite à y entrer.

Il y fait sale, les rideaux sont jaunes et mités, le plus précieux a déjà été enlevé. Il reste quelques vieux meubles, des cartons barbouillés, des croquis griffonnés à même le mur de l'atelier. Derrière un établi, Mio trouve des nus sur un joli papier d'Arches dont les coins ont pris la crasse et l'humidité et puis aussi, quelques plaques de zinc et des matrices en cuivre un peu tordues. Surtout, dans un tiroir sous un tas des feuilles en vrac, il découvre un carnet marqué Boch.

Avec la désagréable impression de commettre un outrage, Mio feuillette avec négligence le calepin à spirale et tombe nez à nez avec un dragon trop familier. Ou plutôt, il reconnaît la genèse de ce dragon, les mille modalités qui firent de lui ce qu'il est devenu : plus petit ou plus menaçant, avec quatre ou cinq griffes, au cœur des végétations les plus saugrenues, accompagné d'abeilles ou de moineaux.

Mio doit s'asseoir par terre au milieu des détritits. Franco inquiet vient pour le relever, mais Mio se relève en titubant, puis s'en va en courant

non sans hurler à l'adresse de Franco, « je ne peux pas, pardonne-moi, *prego* ». Il comprend devoir à un homme détestable la seule chose au monde qui lui a un jour permis de rêver. Le froid lui brûle les poumons, mais il ne cesse de courir jusqu'à chez lui comme si toutes les poussières du laminoir et toutes les cigarettes qu'il avait fumées, lui avaient laissé les poumons de Pino Cerami.

Il déboule dans la cuisine et ne salue ni sa belle-mère ni sa belle-sœur, pas même son fils qui dormait encore quand il était parti. Dans sa chambre, en-dessous de la garde-robe aux si vilains boutons de bakélite, il s'empare de la boîte à chaussures qu'il n'a plus ouverte depuis quinze ans.

Précautionneusement, il prend l'assiette aux dragons, la contemple un instant, puis avec une résolution qu'il ne se connaissait pas, il la jette au sol. Il vient de se rendre compte qu'on peut passer, sans y être pour rien, à côté de son destin. La Chine était à La Louvière, tout à côté de lui.

FIN



HOUDENG



## Amandine MÉLAN, *Ils sont fous, ces Belges*

- M’man, j’trouve pas mes *scarpes*...
- *Ah cettu, ta matri ammucciassi macari a mia ca dintra.*

Vingt-sept ans de cohabitation et pourtant Giova peinait toujours à comprendre son grand père, Nonno Gianni, qui s’exprimait dans un jargon importé de Sicile à Saint-Vaast en 1952 et de Saint-Vaast à la rue Abelville en 1980. Rien à voir avec l’italien que Giova avait appris en regardant la Rai ou en écoutant les chansons de Tiziano Ferro.

- Les voilà, gamin. Tu vas où ? On t’attend pour souper ?
- Je vais faire un *gire*. Non, c’est bon, m’man, j’irai manger une frite chez Yani.

Il était déjà presque 15 h et Giova avait quitté ses draps seulement une demi-heure plus tôt. Une mitraillette de Yani, voilà ce qui pourrait sans doute le retaper après la nuit qu’il avait passée à Maurage. Quelle nuit ! La faute à cette *testa di minchia* de Jerry Fernelmont. Essaye, il avait dit, et tum’en diras des nouvelles, Gio. Dans ton pays ils se pètent tous à la kétamine. Et Giova, comme à son habitude (qui consistait également à se maudire et à maudire son dealer de confiance le lendemain de la veille), avait écouté Jerry, et lui avait refile une partie de la dringuelle que *zio Carmelo* lui avait donnée pour l’avoir aidé à décharger sa camionnette.

Giova ne travaillait pas et venait d’être radié du chômage. Et tout ceci était source d’importants conflits avec son père. D’autant plus après tous les efforts déployés pour lui trouver un emploi au Cora où il était lui-même magasinier. Nonno aussi devait avoir la dent dure sur cette histoire, mais au moins Giova ne comprenait pas ce qu’il disait. Et puis au

fond, Giova s'en foutait, il tenait de son *zio* qui avait toujours vivoté entre importations d'huile d'olive en provenance du Sud et déménagements en noir et ne s'en portait pas plus mal après tout. De son *zio* Carmelo, il tenait aussi sa chevelure (son père était chauve), sa dégaine et un style... à l'italienne. Qui avait fait ses preuves, dans la région du Centre et dans le grand Charleroi.

Mais en ce moment, Giova ne pensait pas au col de son polo ou à la position de sa mère. Giova se sentait vaseux et nourrissait des pensées pas très catholiques envers cet imbécile de Jerry, tout en sentant son estomac gargouiller.

On était samedi, les derniers maraîchers repliaient leurs étals. Giova gagna la place Mansart, laissant sur sa droite le Mirador où Nonno passait ses après-midi en semaine à jouer au billard et boire des jus d'orange avec d'autres petits vieux qui parlaient le même jargon incompréhensible pour leurs petits-fils. Il laissa sur la gauche le Centre Culturel, qui venait de changer de nom d'ailleurs, mais qui, surtout, avec la réouverture du théâtre place Communale, avait délocalisé la plus canon de ses employées, au grand dam de Giova qui devrait aller pécho désormais dans les parages de la Taverne du Théâtre où il était devenu persona non grata après une énième combine de Jerry (« Tu verras, Giova, c'est comme ça qu'on se défonce à Ibiza »).

Mais avant la mitraillette, il jugea utile d'aller se refournir en shit à la gare. Et, Dieu sait pourquoi, décida ce jour-là d'allonger la promenade, en passant par la place Communale justement. Il entreprit donc de traverser la rue Albert Premier. C'était une belle journée et les jeunes filles, en groupes, passaient d'une boutique à l'autre, essayaient des robes, des lunettes de soleil et même des bikinis, et se faisaient des selfies dans les cabines d'essayage. L'été était aux portes de la ville, la coupe du monde allait commencer, les Italiens n'étaient pas qualifiés mais les Diables Rouges promettaient de faire rêver la Belgique, la bière allait couler à flots et puis

Giova regarderait aussi les matchs de la Croatie, pour Mandzukic. Giova et ses potes fantasmaient sur des vacances à Lanzarote ou à Mykonos, au pire à Aragona, chez les cousins de Sicile. Mais il fallait des sous, pour ça, et même beaucoup, et bien sûr, si au lieu de dépenser les dringuelles de *zio* en kétamine et en MDMA, Giova les avait mises de côté, à cette heure il serait déjà sous un palmier un cuba libre à la main en train de mater les gonzesses faire de l'*aqua zumba*.

C'est à tout ça qu'il pensait, Giova, tandis qu'il bifurquait en direction du rond-point de la Louve et puis, enfin, vers la place Communale. Il la traversa rapidement, de toute façon, le théâtre était fermé (mais la taverne était ouverte). Il longea les bâtiments de la commune et se retrouva dans le lieu qui, un jour, deviendrait *the place to be* à La Louvière : un centre commercial doté d'un cinéma multiplex. En attendant, une espèce de grand terrain vague séparait la commune de la gare, mais un terrain vague entretenu, avec des sentiers et avec des bancs, pour peloter les gonzesses ou fumer des bédos entre copains. Finalement, d'ailleurs, c'était pas si mal, même sans cinéma 3D.

Ainsi perdu dans ses pensées, Giova trébucha et s'étala de tout son long. *Minga* ! Mais qu'est-ce que c'est que ce... Aaaaah ! Il devint d'abord vert, et puis tout blanc. Quelque temps plus tard, il passerait au rouge et aurait ainsi complété le drapeau italien. Il crut un instant que la drogue faisait encore effet et pour en avoir le cœur net, il déglutit et s'approcha en suant de grosses gouttes. Pas de doute : un cadavre. Et pas n'importe lequel : celui de l'échevin des finances. À côté de sa dépouille une carte d'identité. Mais pas besoin de ça pour s'assurer qu'il s'agissait bien de lui. Petit, roux, tout propre sur lui, l'air un peu efféminé. Il avait tout l'air d'un pédé et pourtant était marié à une bombasse. Sa bourgeoise le dépassait d'une tête et demie, perchée toujours sur des talons aiguilles. Elle avait une paire de seins à faire hurler les loups. La rumeur racontait qu'elle avait eu une histoire avec Franco et qu'elle avait partouzé avec Céline et Jean-René. Elle avait au moins cinquante ans, mais faisait bander tout La Louvière, de la

cour de récré de l'Institut Saint-Joseph jusqu'aux petits vieux du Mirador, en passant par toutes les amicales de Gilles de la Région du Centre. C'est bien simple, la femme de l'échevin des finances était tellement bonne que Giova pensait à ses seins alors qu'il venait de trébucher sur le cadavre de son mari. Il reprit vite ses esprits, regarda encore une fois l'échevin, vit des marques autour de son cou, ne chercha pas à comprendre qui l'avait étranglé, prit la poudre d'escampette.

Giova, sans trop comprendre pourquoi, se mit à paniquer. Bien sûr, il n'avait rien à voir dans cette histoire, mais si on le contrôlait, on lui ferait sans doute des analyses d'urine et puis qu'est-ce qu'il dirait si on lui demandait ce qu'il faisait là ? Qu'il allait prendre un train ? À d'autres... Giova n'était pas une « racaille », mais son casier judiciaire n'était pas non plus immaculé : plus jeune, il s'était fait entraîner par de mauvaises fréquentations, avait volé des bouteilles de J&B dans un Night&Day, avait vendu du shit à des étudiants en tourisme de la Haute École... C'est sûr, on ne le laisserait pas tranquille. Et puis, aussi, c'était la première fois qu'il voyait un mort, si on laisse de côté la *Nonna* au funérarium. Tomber (c'est le cas de le dire) sur le cadavre d'un échevin assassiné un samedi après-midi à deux pas de la maison communale, alors qu'on est en train de se rêver les doigts de pieds en éventail aux îles Canaries, y a pas à dire, ça fait quelque chose. Arrivé au rond-point de la piscine, la logique voulait qu'il remonte la rue Guyaux ou qu'il continue vers le Colruyt pour rentrer chez lui, mais il ne pouvait risquer de croiser le regard de sa mère, elle aurait immédiatement compris qu'il s'était passé quelque chose. Giova rebroussa donc chemin et entreprit une errance en direction du LouvExpo.

Bien mal lui en prit.

Il ne remarqua que trop tard que deux hommes le suivaient. De loin d'abord, puis de plus en plus près, au fur et à mesure que Giova s'éloignait du centre-ville. Les pas rapprochés l'alarmèrent quand il se rendit compte

qu'il était vraiment seul avec ces deux-là et que personne ne remarquerait son agression. Et en effet, il eut affaire à des pros : rapide, efficace, malheureusement pas indolore. Un gros coup à l'arrière de la tête et une BMW surgit de nulle part. La portière s'ouvrit et ce fut le black-out.

Quand il se réveilla, Giova se retrouva dans un petit local occupé par une chaudière, au sous-sol d'un immeuble inconnu. Il y faisait une chaleur accablante. En face de lui : trois Turcs en survêtements. Évidemment... la BMW. À La Louvière, les Turcs roulent en BMW, les Italiens en Alfa Romeo ou dans la nouvelle Fiat 500. Un frisson lui parcourut l'échine. Il se rappela les vieilles histoires que lui racontait son père quand il était gosse : des histoires de Turcs qui coupent les pouces à leurs ennemis et qui tuent les chats pour en faire des *falafels*.

– On n'a rien à voir dans cette histoire, dit le plus gros.

– On n'a pas tué l'échevin, dit le plus mince.

Le troisième ne dit rien.

Giova les regarda l'un après l'autre et éclata en sanglots comme une fillette :

– Mais qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que vous me voulez bordel ?

En disant ça, il rentra ses pouces à l'intérieur de ses poings fermés.

– Tu as vu la carte d'identité de Deniz, dit le plus gros.

– Tu vas le balancer aux flics, dit le plus mince.

– Je l'ai pas tué !!! – s'emporta Deniz.

Giova commençait à ressentir une crampe dans la main gauche. Et Deniz poursuivit, plus calmement :

– J’allais acheter du shit à la gare, j’ai trébuché, je me suis étalé et c’est après ça que je me suis rendu compte que je venais de me prendre les pieds dans le cadavre de l’échevin des finances.

Giova allait lui dire qu’il lui était arrivé exactement la même chose, mais Deniz l’arrêta dans son élan. Il le savait, il était là, il le suivait, il s’était rendu compte quelques minutes auparavant qu’il avait laissé tomber sa carte d’identité en trébuchant, il ne pouvait risquer que la police la trouve à côté du mort, il fallait qu’il la récupère à temps. Mais cet imbécile de rital l’avait vue, il en était sûr, il avait vu les yeux de Giova se poser sur elle, suffisamment longtemps que pour lire son nom : Deniz Yilmaz. Pour deux grammes de shit, Deniz allait se prendre au moins vingt ans.

– C’est bon, je vous crois, je vous jure que je vous crois, et puis d’ailleurs j’avais même pas remarqué que c’était ta carte d’identité, je pensais que c’était celle de l’échevin.

Le rital avait l’air sincère, mais maintenant il connaissait le nom de Deniz, son visage et ceux de ses complices. Et puis quoi encore ? Notre adresse aussi ?

– Eh, mais vous habitez pas à Houdeng, vous ? Près du parc du Cercle Horticole ?

Giova avait voulu jouer la carte de la sympathie, du « nous sommes tous potes, mon frère », du « je parie que tu connais Jerry Fernelmont ». Il s’était planté. Les Turcs avaient l’air stressés, tout d’un coup. Et Giova rentra plus encore ses pouces dans ses poings fermés, se faisant venir une crampe à la main droite aussi.

– Qu’est-ce qui nous dit que c’est pas toi qui l’as tué, d’abord, et que tu revenais sur les lieux pour t’assurer qu’il était bien mort ? On vous connaît, les ritals, avec vos mafias, on a vu *Gomorra*, dit le gros.

– Vous brûlez les petits enfants avec de l’acide, dit le mince.

Et là, Giova en fut certain, il vit Deniz tressaillir.

L’Italien et les Turcs se regardaient en chiens de faïence. Il faisait chaud. Il faisait sombre. Giova n’avait aucune idée de l’heure qu’il pouvait bien être. On l’avait évidemment dépouillé de son smartphone. Ils ne se dirent plus un mot.

On n’entendait que le ronronnement de la chaudière. Et le ventre de Giova gargouiller.

Au bout d’un certain temps, le gros quitta la pièce. Il revint plus tard (Quinze minutes ? Une heure ? Deux heures ?) avec quatre *kebabs falafel*. Giova eut envie de vomir.

Puis ce fut le tour du mince de quitter les lieux. Il revint lui aussi après un laps de temps indéterminé. Glissa un mot à l’oreille du gros, puis à l’oreille de Deniz, qui se mit à pleurer comme un enfant, comme quand on est submergé par une émotion trop grande. De deux choses l’une : ou il venait d’apprendre la mort de sa mère, ou le mince lui avait annoncé qu’il avait gagné à l’EuroMillion. Enfin, le mince se dirigea vers Giova.

– Allez, lève-toi, dégage, dégage. Et si tu parles... (il mima un égorgement). Et t’avise pas de te pointer au Cercle Horticole.

Giova ne se le fit pas dire deux fois, il sortit de la petite pièce, se retrouva dans des toilettes, au bas d’un escalier, qu’il gravit quatre à quatre, traversa un couloir, ouvrit la porte. Elle donnait sur la cour d’une école qu’il avait déjà vue, mais qu’il eut du mal à reconnaître. Il détailla comme un lapin et se retrouva rapidement sur la Chaussée Houtart, à Houdeng-

Goegnies. Enfin, il put s’orienter. Il continua à courir, en direction de La Louvière. Il faisait encore clair – était-ce le lendemain matin ? Un panneau publicitaire lumineux lui indiqua la date et l’heure : le 9 juin, 19h30. Quatre heures seulement s’étaient écoulées depuis qu’il avait trébuché sur le cadavre de l’échevin des finances.

Giova déboula tout essoufflé au bas de la rue Guyaux. Il ralentit le pas pour arriver avec un minimum de souffle à la rue Abelville. Il était tout rouge. Dans son aventure, il avait perdu ses clés. Il sonna et c’est son père qui lui ouvrit. Sans un mot, le regard réprobateur, comme à chaque fois.

– *Azzittiti !* – dit *Nonno*, qui regardait Antenne Centre.

La mère de Giova fit irruption de la cuisine, surexcitée.

– J’ai fait de la *parmigiana*. Il m’en reste un peu. Tu en veux une assiette, gamin ? Tu as entendu la nouvelle ? Ils ont trouvé le cadavre de l’échevin des finances sur le terrain derrière Keramis. Sa femme vient d’aller se constituer. Elle avait une relation avec un petit jeune. C’est lui qui l’a tué mais elle était dans le coup. Et puis je sais pas... elle a eu des remords sans doute. Quelle histoire ! Ça fait une heure qu’on le sait. Ils en ont même parlé à RTL, tu te rends compte ? On a vu Gobert ! Ça va, gamin ? T’es tout blanc... Tu es arrivé, t’étais tout rouge, manque plus que tu deviennes vert et ça ferait le drapeau de l’Italie ! Ça va ? Dis, ça va ?

C’était trop pour Giova. À côté de ça, la kétamine dans le coca, c’est de la menthe à l’eau.

– Ils sont fous, ces Belges, dit Giova, né à l’hôpital de Jolimont il y a vingt-sept ans, des mains expertes de la sage-femme Monique, celle-là même qui mit au monde son père, sa mère, et son *zio* Carmelo, à l’hôpital de Jolimont, eux aussi. Ils sont fous, ces Belges, répéta Giova, en mangeant sa *parmigiana*.

FIN

# Le Rang

Claire Bortolin



\* Premier prix \*

Claire BORTOLIN, *Le Rang*

Je suis revenue ce matin, mon énorme valise à la main. Comme à chaque début de trimestre. Il faut à peu près un quart d'heure pour venir de la gare de Bouvy jusqu'ici. La première fois, maman et moi avons embarqué dans la voiture du père de Suzanne. Maman voulait absolument voir mon école, ne pas laisser sa cadette partir toute seule. Ma malle, lourde des trois années qui m'attendaient entre les murs du pensionnat, avait suivi par les chemins de fer.

Depuis, c'est moi qui prends le train, ligne 156. Quelques heures de trajet bienvenues pour passer d'un monde à l'autre. De mon village qui sent la ferme à cette ville où les fumées prennent à la gorge. De ces maisons de pierre bien ancrées dans le sol ancestral, ramassées en un noyau, à celles de briques collées les unes aux autres, s'étendant en un long ruban rouge sale, comme si elles me faisaient la haie d'honneur jusqu'à l'école. De mon pays jaune de blé et bleu de ciel à cette terre où l'air, et les cieux et les rues et les gens se disputent les nuances de gris.

Chaque fois, je change de monde et de vie. Sans aller-retour possible avant plusieurs mois. Sans autre horizon que les murs du pensionnat. Et pourtant, ça me plaît... J'ai retrouvé, dès la lourde grille refermée, les odeurs de soupe et de cire mêlées, le silence pesant – pas une mouche, pas un talon, pas un refrain – seulement brisé par l'appel de la cloche ou celui d'une sœur. Les longs couloirs aux couleurs ternes, mon uniforme informe, l'alcôve où j'ai pour tout mobilier mon lit, une bassine et un pot de chambre. J'ai rejoint Suzanne, Claire, Marie-Louise et toutes celles avec qui j'ai passé plus de temps ces derniers mois qu'avec mes sœurs, que je n'avais jamais quittées jusqu'ici.

Je sais que je n'aurai droit qu'à une sortie par semaine, le mercredi, en rang deux par deux, jusqu'au canal à quelques rues d'ici ; qu'à un bain par semaine, le samedi, dans cette immense salle où les baignoires sont alignées en rang d'oignons, et notre pudeur cachée d'une simple tenture. Et qu'entre-temps, il y aura les cours, les repas, l'étude, les soirées-jeu. Rien d'autre.

Mais c'est ma vie désormais, et j'y saute à pieds joints.

À quatorze ans, je suis encore une enfant. Plate comme une limande. Deux petites tresses pour me couronner la tête. Des fous rires pour un oui pour un non. Quand je repartirai définitivement, mon diplôme d'institutrice à la main, tellement de choses auront changé dans mon corps et dans ma tête. Et ce n'est pas avec maman ni avec mes sœurs aînées que j'aurai partagé mes craintes et mes joies les plus intimes... celles dont je ne sais encore rien.

Une seule sortie par semaine, j'exagère.

Il y a ce terril, collé contre l'école, un terril tout de noir vêtu, piqueté de vert çà et là, et du blanc de timides bouleaux. C'est un peu notre jardin, celui des secrets partagés et des évasions millimétrées.

Il y a les stages dans l'école de Saint-Vaast ; nous y apprenons notre métier auprès de petits Pierre, Pol et Jean, mais aussi de *piccoli* Enzo ou Francesco, et ici encore, un nouveau monde s'ouvre à moi. Pour y aller, nous prenons le tram au Drapeau blanc. Dans ce quartier au cœur de la ville, nous achetons aussi les tissus pour le cours de couture et les peintures pour le dessin. Ces brèves échappées, c'est un peu de liberté gagnée. De ma vie, jamais je n'ai vu autant de gens. À heures fixes, ils vont et viennent, par grosses grappes, en vêtements de travail. Les uns pleins d'entrain, prêts à affronter une journée de labeur ; les autres fourbus, pressés de rentrer chez eux.

Et puis il y a la messe du dimanche, « la » sortie obligatoire et on ne peut plus encadrée. Chaque semaine, à 10 h 40 pile, un chapelet de

paletots bleu marine s'égrène vers l'église Saint-Joseph. En chemin, nous passons devant les bistrotts de la ville, ces chapelles d'un autre genre remplies d'hommes qui ont renié Dieu, et qui boivent, et qui fument et qui refont leur monde, pendant que, têtes baissées, genoux au sol, ferveur au ventre, nous prions le Sauveur du Monde dans des odeurs d'encens.

C'est là, au milieu d'autres hommes en costume, que je l'ai vu pour la première fois. Pas très beau, de petits yeux vifs d'aigle, une tête d'aigle, le corps tout entier d'un aigle d'ailleurs, comme en pleine conspiration avec ses congénères. À travers la vitre, je ne voyais que ses grands gestes passionnés, mais je l'ai reconnu. C'était l'homme du journal, celui dont on avait publié le poème qui m'avait captivée sur le coup.

*« Dans le cœur précieux de l'enfant prodigue  
mort au champ d'honneur du désespoir  
est blottie la chaude colombe*

*Les mains patientes du sable mauve  
dressent un mausolée d'oubli  
au grand désert des lèvres closes*

*Mais ni le rapace ni l'oiseleur  
n'ont pris la colombe de sang  
qui ferme dans son vol un cercle d'or. »*

Je n'ai jamais lu beaucoup de poèmes ; ceux de Maurice Carême qu'on devait étudier par cœur à l'école du village, comme on apprenait le « Je vous salue Marie », les ànonnant sans vraiment penser au sens des mots. Alors, celui-ci, qui me parlait de mon grand frère jamais revenu de guerre, m'a touchée au cœur.

Quand je l'ai questionnée sur l'homme du journal, Sœur Jeanne m'a dit de regarder devant moi, de ne plus tourner la tête sur le chemin qui me menait à Dieu, encore moins vers ces lieux réservés aux hommes. Mais

j'ai compris qu'il y avait autre chose qu'une histoire de cabaret. Quand j'ai insisté, me traitant d'effrontée, elle m'a répondu d'un ton sec qu'un poème écrit par un tel mécréant ne convenait pas à mes chastes oreilles...

Il n'en fallait pas plus pour piquer ma curiosité. Je guettais d'autres articles dans les gazettes oubliées par le menuisier de l'école. Les mots étaient beaux, ils dansaient d'un vers à l'autre, d'une idée à l'autre en retombant où on ne les attendait pas, ils parlaient de la vie, de la mort, de la guerre, de l'amour, m'amenaient le feu aux joues, parfois, sans que je comprenne pourquoi, tandis que d'autres fois, ils me faisaient sourire.

Le dimanche, en passant, quand Sœur Jeanne était bien devant, j'osais un regard furtif.

Mais l'aigle, ses longues plumes lissées vers l'arrière, l'habit sombre, agitant les ailes de ses conversations pleines de fougue, ne se laissait pas distraire. Il eût sans doute été prêt à fondre, pour n'en faire qu'une bouchée, sur des proies appétissantes, une femme fatale, une jouvencelle à la bouche tendre... mais n'avait pas un regard pour ces manteaux sombres trop bien rangés, aux visages uniformes, qui, le dimanche, passaient invariablement dans un sens et revenaient dans l'autre une heure plus tard. Celui qui avait écrit « *Je suis un vieux peau-rouge qui ne marchera jamais dans une file indienne* », devait avoir profond mépris pour l'ordre, l'obéissance, la règle, bref : pour tout ce que nous représentions.

Un matin, arrivant près du Café Liégeois, mon regard fut attiré par un morceau de carton qui traînait par terre. Sœur Jeanne était en tête du rang ; moi, depuis quelque temps, j'étais passée des premières places à la fin du cortège. Je me penchai d'un geste vif, ramassai la chose et la glissai dans ma manche. Il m'en fallut des subterfuges pour ne pas laisser poindre le carton rigide sous mon manteau de laine ; il m'en fallut de la patience – un Confiteor, une épître, l'évangile du jour, un sermon, un Notre Père et enfin un long, très long chemin de retour – avant de pouvoir poser les yeux sur ce papier griffonné que je tenterais de déchiffrer dès que je me retrouverais seule. Dans les toilettes, juste avant le repas du dimanche que je ne voulais rater pour rien au monde : il y avait du rôti au menu et du riz

au lait en dessert !

J'y étais. Entre mes doigts, cette écriture entortillée en escargot puis déployée en vague : rien de droit. Mais je m'en doutais déjà. Et ces quelques phrases que je parvenais à lire, même si ce n'était pas l'écriture ronde et parfaitement calligraphiée qu'on m'avait toujours apprise :

*« J'aurais voulu être mangé comme un fruit de lumière  
être bu comme une tisane de bonté  
j'aurais voulu vous présenter  
le merveilleux bouquet de roses sans épines  
que je n'ai pas trouvé. »*

J'ai à nouveau caché ce carton qui sentait la bière dans l'épaisseur de mon vêtement et j'ai rejoint les autres à table, tout juste pour le bénévolisme. Je n'avais qu'une envie : être le dimanche suivant.

La semaine fut longue, mais c'était comme si ces quelques mots ouvraient des fenêtres dans ma tête, qui donnaient sur d'autres fenêtres, et d'autres fenêtres encore. Et mon esprit s'envolait, léger papillon explorant des pays inconnus...

Ma patience ne fut pas vaine. Et depuis, je me repasse en boucle les images de la rencontre qui a suivi : à l'arrière du rang comme toujours désormais, traversant les rues pavées que déchirent les rails du tram, cernée par les cheminées qui ne font pas de pause le dimanche et crachent de plus belle leurs fumées jaunes et grises, je passe devant le café du poète. Je fais mine de me baisser pour relacer ma chaussure, mes mains moites déposent le sous-bock sur l'appui de fenêtre, je n'ose pas lever les yeux et me hâte de rejoindre les autres.

Mais il est plus rapide que moi. Il ouvre la lourde porte du cabaret, s'empare du carton et crie

« Merci, Mademoiselle ! » C'est la première fois que j'entends sa voix ; elle est grave et posée ; je l'avais imaginée, je m'en souviens,



tumultueuse, à la mesure de ses gestes déployés...

Je bredouille : « De rien, Monsieur. Je l'ai ramassé ici la semaine dernière ; je n'aurais pas dû. Cela vous appartenait ? » Et je risque un « Comme c'est beau... » Il se redresse alors, gonfle ses plumes. Ses yeux d'aigle sourient. Ils s'arrêtent sur moi et me voient, enfin, petit poisson sorti de son banc anonyme. « J'ai écrit cela, en vitesse, la semaine passée sur le comptoir ; il vient à la suite d'un autre et je suis content de l'avoir retrouvé. Merci ! »

Il faut déjà que je parte ; les autres m'attendent. Dans ma tête chante une nouvelle prière à voix de basse : « *J'aurais voulu être mangé comme un fruit de lumière...* »

Ma tête rejoue aussi en continu le film de la semaine suivante, comme ces pellicules qu'oncle José tourne avec sa nouvelle caméra et repasse à chaque fête de famille ! On finit par les connaître par cœur, mais le besoin se fait, toujours plus pressant, de les revoir encore et encore... Mon film à moi est d'une telle netteté ! À présent, c'est lui qui m'attend. Le poète en personne ! Il me tend, sans doute en guise de remerciement pour ce morceau de poème retrouvé, un double carton écrit cette fois en lignes bien droites. Il ne dit rien, j'attrape ces cadeaux, discrètement, et me fonds dans le rang.

De nouveau, l'épreuve de l'attente jusqu'aux toilettes. Sur le deuxième morceau, les mots que je connais déjà, aux odeurs de bière et de tabac froid, tranchant avec les lettres aguicheuses « Extra Pils - Piedboeuf », imprimées en rouge et noir sur le recto. Sur le premier :

*« J'aurais voulu écrire un livre  
sur le bonheur de vivre  
où la joie  
éclatait en explosions successives  
où le matin  
était l'angoisse heureuse d'être  
où le crépuscule du soir*

*était un apaisant baiser de l'inconnu. »*

Je les relis lentement l'un à la suite de l'autre, je remets les mots dans le bon ordre, tentant de comprendre, avec ma jeune tête, cette quête impossible d'une rose sans épines.

Ces deux bouts de carton, je les ai rangés précieusement dans la boîte en fer blanc cachée sous mon lit. Ils y ont rejoint les autres poèmes découpés dans le journal local et des articles évoquant le parcours et les œuvres de ce Chavée qui porte un prénom de héros mêlant force et fragilité. Cet Achille louviérois qui, en deux mots adressés rien qu'à moi, en un geste, est descendu du piédestal où je l'élevais, a brisé l'armure qui me semblait inoxydable pour devenir tout simplement un homme de ce côté de la vitre, marchant sur le même trottoir que moi, un homme avec une voix et des mains qui donnent, prenant le temps de parler avec une inconnue qui a apprécié quelques-uns de ses vers. Mais un homme capable d'écrire des poèmes comme je n'en ai jamais lu !

Aujourd'hui, ma vie de pensionnaire poursuit son cours tranquille, plus tout à fait le même, sans être vraiment différent. Le mercredi, lors des promenades le long du canal avec les amies de dortoir, on regarde les lourdes péniches partir vers d'autres eaux peut-être plus bleues. On se remémore le fou rire de la veille pendant le repas du soir, on s'impatiente de revoir Richard, le frère tellement beau de Suzanne, à la prochaine fête scolaire, on parle des lettres reçues de nos parents, et des colis de beurre et d'œufs venus tout droit de la ferme du village pour nous garder en bonne santé. Mais je n'ai raconté à personne ma rencontre étonnante avec un artiste hors du commun. Ce secret, je le tiens bien au chaud dans une boîte en fer blanc glissée sous mon lit. Et surtout dans mon cœur où il prend toute la place.

Je croise encore le poète. De dimanche en dimanche, il me fait un petit signe discret à travers la fenêtre. Je lui réponds de mon sourire un peu timide, les yeux pétillants d'admiration, sans rompre le rythme des pas qui

me rattache au rang. Les jambes suivent, mais ma tête, elle, ne marche plus en file indienne...

L'autre jour, dans le journal, est paru un poème intitulé *Poupées* :

« *C'étaient quatre jeunes filles  
Quatre squelettes mignons*

*La première sur ses côtes  
Comme branches de chandelier  
Portait grands cierges allumés  
Et se cachait le trou des yeux*

*Avait peur de l'obscurité*

*La deuxième sur ses côtes  
Comme jolis perchoirs arqués  
Avait couple de tourterelles  
Qui ne vivaient que de baisers*

*Avait peur d'être violée*

*La troisième sur ses côtes  
Comme étagères contournées  
Avait des bijoux et des ors  
Tous nos trésors oubliés*

*Avait peur d'être volée*

*La quatrième la plus belle  
Fait de tiges de rosier  
Avait les épines et les roses*

*Elle avait peur de se blesser*

*Elle avait peur de se faner*

*C'étaient quatre filles  
Mortes sans avoir aimé. »*

Nous était-il destiné ? M'était-il destiné ?

FIN

## TABLE

Jacques Gobert, <i>Explorer sans relâche...</i>	4
Michel Di Mattia, <i>La Louvière, terre des arts</i>	6
Daniel Charneux, <i>Préface</i>	8
Coraline Croquet, <i>La Mémoire de l'eau</i>	12
Stéphane Fontaine, <i>L'Assiette brisée</i>	22
Amandine Mélan, <i>Ils sont fous, ces Belges</i>	32
Claire Bortolin, <i>Le Rang</i>	42

## JURY

Les membres du jury de cette première édition du concours  
La Louvière re-Nouvelles :

Daniel Adam  
Christine Bechet  
Daniel Charneux (Président)  
Claudine Cornet  
Valérie Lossignol  
Jean-Pascal Mascherin  
Laurence Molle  
Martine Pauwels  
Nathalie Roland  
Bernard Saintes

Secrétariat assuré par Guénaël Vande Vijver

Graphiste :

Mathieu Flasse Warvin

Illustratrice :

Marjorie Vander Meiren

Imprimeur :

Imprimerie DeBruxelles



Réseau louviérois  
de lecture publique





Le Rang  
Claire Bortolin



La Mémoire de l'eau

Coraline Croquet



L'Assiette brisée

Stéphane Fontaine



Ils sont fous, ces Belges

Amandine Mélan



Editeur responsable :  
Rudy Ankaert  
Place Communale, 1  
7100 La Louvière

Dépot légal :  
D/2018/14.625/01